

Sommaire

Préface	7
Introduction	13
Bollywood	
<i>Industrie culturelle et imaginaire métis.</i>	27
L'île de Mozambique	
<i>Vers un monde créole</i>	45
La fête de l'aïoli à Mouriès	
<i>La cuisine méditerranéenne comme creuset</i>	63
La bibliothèque d'Aby Warburg	
<i>La Culture au service des cultures</i>	83
Un sanctuaire afro-brésilien à Salvador de Bahia	
<i>Le syncrétisme religieux comme création culturelle.</i>	101
Le service de traduction du Parlement européen	
<i>L'exercice de l'interculturalité</i>	121
Internet	
<i>Vertiges de la Toile et rencontres virtuelles</i>	139

Paso Doble dans l'église des Célestins	
<i>Les scènes cosmopolites de l'art contemporain</i>	<i>157</i>
 Conclusion	
<i>Réinventer la diversité culturelle ?</i>	<i>177</i>
 Bibliographie générale.	<i>185</i>

Introduction

« Culture » est un terme polysémique qui a beaucoup évolué depuis deux siècles, hésitant notamment entre deux conceptions à la fois antagonistes et complémentaires. D'un côté, la notion française de *civilisation*, une conception philosophique imprégnée des Lumières, universaliste et romantique du genre humain, liée à l'idée de progrès. De l'autre, la notion allemande de *Kultur*, une conception particulariste, ancrée dans une histoire et un contexte national, qui fait référence à l'« âme collective » et au « génie » d'un peuple.

Aujourd'hui, le terme « culture » flotte entre le sens humaniste des valeurs formant l'idéal de l'homme cultivé (la culture au singulier, c'est-à-dire les productions intellectuelles et artistiques) et le sens anthropologique, plus fonctionnel (les cultures du monde). C'est à ce second sens que nous ferons surtout référence ici.

La difficulté à définir ce terme vient du fait que la culture peut être appréhendée à différentes échelles : aires de civilisation, cultures nationales des différents États, cultures régionales, cultures « ethniques », groupes socioculturels (la culture bourgeoise, ouvrière...).

En fait, la culture n'existe pas par elle-même : elle est faite par des individus qui forment une société et qui ont certaines choses en commun : une langue d'abord et des manières de vivre le monde et de se le représenter, c'est-à-dire un ensemble de modèles de comportements, de pensées et de sensibilités. La culture fournit donc à ses membres des répertoires d'actions et de représentations.

Ces références et normes partagées sont de puissants points de repères et d'appui identitaire. C'est la dimension pérenne et rassurante de la culture : les rites se répètent de façon cyclique (même s'ils s'adaptent), on se réfère à un récit des origines (même s'il est en partie fictionné), à la légitimité des « traditions » (bien que la tradition fut un jour une innovation), à la solidité des « racines » (en oubliant qu'elles sont bien plus artificielles et souples qu'il n'y paraît).

Insistons sur un point. Une culture n'existe pas comme entité homogène pérenne, comme un ensemble stable et autonome. C'est-à-dire qu'elle n'est jamais aussi monolithique et aussi figée que certains de ses membres, ou que certains anthropologues, le voudraient. Ainsi, elle évolue dans le temps et au contact des influences extérieures. On ne peut donc réduire la culture d'une société à la

simple expression du sol, du territoire et de l'histoire locale, de même qu'elle ne se résume pas à la somme des « traditions » propres à cette société.

Un groupe culturel, de même qu'un individu, prend conscience et élabore son identité en se confrontant à l'altérité, en se représentant des ailleurs. Le rapport aux autres permet à une culture donnée de se mettre en scène, de définir l'image qu'elle veut donner d'elle-même ; et à un individu de se sentir exister. Autrement dit, tant d'un point de vue collectif qu'individuel, l'altérité est constitutive de l'identité. Le mouvement entre l'ici et l'ailleurs, entre soi et l'autre, entre la culture au sein de laquelle on a été élevé et les autres cultures que l'on aura éventuellement la chance de fréquenter, est donc fondamental.

Si chaque culture possède un caractère singulier, irréductible, aucune pourtant n'est radicalement étrangère ou incompréhensible aux autres. Les cultures ne sont ainsi jamais complètement étanches entre elles. Entre des cultures différentes, il existe des lieux et des situations privilégiées de perméabilité et d'échange, des contextes et des objets où se cristallisent une rencontre possible.

Même si ses représentants sont souvent tentés par des formes de repli sur soi (l'isolement, le ghetto, le nationalisme), une culture ne peut vivre en complète autarcie. L'histoire a montré que les discours crispés sur l'identité culturelle conçue comme un refuge renvoient bien vite à l'apologie des racines, à l'obsession de l'authenticité, à la hantise des origines. Continuer dans cette voie mène à la haine du cosmopolitisme, au racisme et

à la xénophobie, à des formes de rejet voire d'extermination de l'autre.

Peut-être y a-t-il une utopie fallacieuse du métissage et de l'hybridation culturelle généralisée – de fait, il existe un certain degré d'hétérogénéité des cultures entre elles. Mais à coup sûr il existe une autre utopie, celle-là à la fois réactionnaire et périlleuse, de la « pureté » et de l'« authenticité ».

On voit donc que le concept de culture est facilement porteur d'un certain essentialisme dont les conséquences peuvent être dangereuses. Ainsi, il vaut mieux éviter de donner une définition trop précise, exclusive et fermée de la culture. Le défi aujourd'hui serait plutôt d'essayer de concevoir celle-ci de manière dynamique : comme un déploiement de possibles et non pas comme un ensemble immuable, comme une *ressource* et non pas seulement comme une *valeur*.

Les lieux de mixité culturelle, c'est-à-dire les zones de contacts, de chevauchement et parfois de métissage entre populations, langues et religions différentes, s'inscrivent souvent dans les marges géographiques, notamment les régions frontalières entre États, les fronts pionniers, les îles et archipels.

Mais ces espaces ne sont pas seulement périphériques : ainsi les centres urbains sont des lieux de brassage culturel par excellence. D'après son étymologie, le terme « cosmopolite » signifie d'ailleurs « ville du monde entier ». L'urbanisation massive de la planète accélère les interactions humaines, favorisant ainsi des formes de pluralismes culturels.

Par ailleurs, la « zone de contact » entre les cultures n'est pas toujours spatiale ou même matérialisée, elle peut aussi être invisible, immatérielle, virtuelle, conceptuelle... et se décliner sous plusieurs registres en même temps. La cuisine méditerranéenne, par exemple, véritable creuset culturel, est un savoir-faire et un art de vivre, et elle s'inscrit dans des lieux physiques.

Enfin, il existe des lieux privilégiés, notamment certains musées et lieux du savoir – comme par exemple la bibliothèque d'Aby Warburg – qui font coïncider l'idéal humaniste et érudit de la Culture avec l'observation des cultures au pluriel.

Dans la longue histoire humaine, le contact entre deux ensembles culturels a rarement été le fait d'une volonté réciproque et d'une relation équitable. En effet, la rencontre des cultures est souvent née sous le signe de la violence : guerres, invasions, colonisations, prosélytismes, déplacements forcés de populations...

Aventuriers et explorateurs eurent un rôle important dans les premières rencontres mais se sont surtout les conquérants, les pèlerins et les marchands qui furent les agents actifs de ces interactions culturelles soutenues.

Depuis des millénaires, l'expansion des grandes religions (bouddhisme, confucianisme, judaïsme, catholicisme, islam...) de même que la diffusion des savoirs techniques, qui se jouent des distances et des frontières, participent aussi activement de la mise en contact culturel.

Dès l'Antiquité, les sociétés du Proche-Orient et de la Méditerranée sont passées par des vagues

spectaculaires de colonisation et de brassages, inventant déjà des formes culturelles hybrides. Au sein des puissances impériales (égyptienne, perse, hellénistique, carthaginoise, romaine, byzantine, ottomane...) qui s'étendaient sur des territoires immenses, de nombreuses minorités cohabitaient dans une harmonie relative.

Aux ^{xv}^e et ^{xvi}^e siècles, les grandes découvertes des Portugais et des Espagnols dans les Amériques et en Asie vont participer d'un grand basculement du monde. Elles débouchent sur une série de télescopages entre des univers culturels qui s'ignoraient complètement jusqu'alors. Aux Amériques le contact est particulièrement dévastateur et le métissage biologique y a souvent été le fruit d'une violence conjuguant domination sexuelle et oppression raciale.

Durant la Renaissance, les économies régionales sont mises en réseaux dans ce qui s'apparente déjà à un système-monde, comme l'a montré l'historien Fernand Braudel puis le sociologue Immanuel Wallerstein. À cette époque, des villes américaines (Mexico, Lima, Potosi, Carthagène...), asiatiques (Goa, Manille ou Macao...) ou européennes (Séville, Lisbonne, Gênes ou Naples...), situées au carrefour des échanges internationaux, étaient déjà des citées mondialisées, multiculturelles et bigarrées.

Le processus de colonisation européen s'accélère à la fin du ^{xviii}^e et au ^{xix}^e siècle, menant à la création d'empires (essentiellement anglais, français et hollandais) en Afrique et en Asie, qui seront actifs jusqu'au milieu du ^{xx}^e siècle. Mais la ségrégation entre colons et autochtones, jointe à

la domination politique et économique, ne favorisa guère les échanges interculturels.

Les révolutions industrielles successives et en particulier la révolution des transports et des communications vont multiplier considérablement les échanges, y compris culturels, à l'échelle du globe. La libéralisation du commerce international (depuis 1945) et la mondialisation des marchés (depuis 1975) ont encore amplifié ce processus de mondialisation.

Entre vainqueurs et vaincus, dominants et dominés, sociétés industrielles et communautés ethniques, les termes du dialogue culturel sont le plus souvent déséquilibrés et biaisés. Pourtant, ce qu'il faut retenir, c'est qu'une culture donnée, fut-elle en position d'infériorité, d'une part s'adaptera en se modifiant (en rejetant, réinterprétant, ou assimilant partiellement les modèles et valeurs imposés), d'autre part modifiera aussi en retour la culture qui la soumet. Sur le long terme la sujétion culturelle n'est donc que relative. Autrement dit, l'acculturation donne toujours lieu en retour à des phénomènes de contre-acculturation.

Au niveau individuel, la dynamique est d'ailleurs assez comparable : rencontre véritable il y a quand on se laisse modifier par l'autre, quand il existe une forme réciproque d'altération. Ainsi, s'imprégner d'une autre culture permet non seulement d'élargir ses connaissances, son expérience et sa sensibilité, mais aussi de relativiser ses propres apprentissages et ses cadres de références. Cette « immersion » culturelle est une méthode privilégiée par l'ethnologue de terrain. Il s'agit d'une

expérience déstabilisante mais fructueuse, qui rend aussi possible l'exercice d'un regard décentré, rétrospectif et parfois critique sur sa propre culture.

Le syncrétisme, terme qui se réfère généralement à une fusion d'éléments religieux et culturels épars (avec souvent un préjugé d'incohérence et d'hétérogénéité), débouche aussi sur un nouvel ensemble fonctionnel, sur une combinatoire originale, comme cela est visible par exemple dans les religions « afro-brésiliennes » du Candomblé ou de l'Umbanda.

En reprenant le concept de « bricolage » que Claude Lévi-Strauss a défini pour la fabrication des mythes, un autre anthropologue, Roger Bastide, parlait de « bricolage » pragmatique pour qualifier les reformulations rituelles et symboliques en situation de contact culturel. Mais si la logique du bricolage relève d'une pensée combinatoire, qui opère surtout par recombinaison de signes préexistants, la logique du métissage, qui comporte de l'aléatoire, aboutit quant à elle à une véritable transformation. De même qu'un individu métis n'est pas la somme des caractéristiques de ses parents, la rencontre des cultures n'est pas la somme de deux réalités préexistantes : il y a invention de formes et de relations, fabrication de nouveaux systèmes. Ces phénomènes de métissage culturel investissent tous les champs de la réalité et de l'imaginaire, et notamment les domaines linguistique, religieux et artistique.

Des cultures dites « créoles » sont nées dans des espaces insulaires de colonisation, en particulier aux Antilles ou dans l'océan Indien – c'est le cas

par exemple dans l'île de Mozambique. Elles résultent de la fusion de peuples en diaspora (anciens esclaves) avec d'autres cultures (indiennes, européennes). Aujourd'hui, c'est le monde entier qui, par bien des aspects, se créolise : le poète antillais Édouard Glissant parle d'un « monde-archipel » ou d'un « chaos-monde ». Par opposition aux identités (nationales, ethniques, tribales) figées et monolithiques, les processus de créolisation nous montrent la souplesse et la plasticité de ces « identités-relations », aux articulations multiples.

Les théoriciens de la globalisation estiment que l'enchevêtrement des cultures actuelles est d'une intensité sans commune mesure avec ce qui s'est produit dans le passé. Ce qui est sûr c'est que, plus encore que jadis, notre époque se caractérise par des *flux*, par la *circulation* de l'information, des marchandises et des hommes. La mobilité croissante débouche de fait sur la coexistence de divers systèmes de valeurs, sur des milliards d'interactions quotidiennes entre membres de cultures différentes. Par conséquent et même si, par une sorte de réflexe, les cultures contemporaines sont encore parfois pensées et revendiquées dans les termes anciens de l'enracinement et de l'intégration locale, elles sont de plus en plus des données mobiles, « hors-sol », le résultat d'un infini brassage. La mondialisation, notamment dans son versant économique et technologique (la globalisation), représente un changement d'échelle majeur : les dimensions locales et nationales, qui jusqu'alors caractérisaient le fonctionnement des sociétés, sont largement remises en cause.

Les trente dernières années ont vu plus de gens vivre à travers ou entre des frontières nationales que jamais dans l'histoire. Travailleurs émigrés, réfugiés économiques, peuples déplacés à la suite de famines ou de guerres civiles, minorités qui vivent au cœur des agglomérations du Sud ou du Nord : voilà aujourd'hui la face la plus visible du monde transnational. Ces membres des diasporas postmodernes, capables de *code switching*, sont souvent polyglottes. Individus « transculturels », porteurs d'« identités à trait d'union », ils inventent des nouvelles cultures métisses qui sont d'abord celles de la débrouille et de l'adaptation, ils inventent aussi des nouvelles manières, hybrides, de créer et de penser. Ce sont les principaux acteurs d'une mondialisation « par le bas ». Cette masse anonyme des « cosmopolites vernaculaires », pour reprendre les termes du théoricien « post-colonial » d'origine indienne Homi K. Bhabha, se distingue des « cosmopolites globaux », une petite mais influente élite de privilégiés « en transit » : membres de la *jet set*, touristes et nomades bohèmes, cadres des multinationales et des organisations internationales, chercheurs et artistes globalisés...

Le déplacement n'est pas seulement spatial. Notre époque se caractérise largement par des opérations de transfert, de passage, de traduction dans un monde élargi de signes, de symboles et de références culturelles. Certains lieux fonctionnent comme des synapses et certains individus ou groupes ont des rôles privilégiés de messagers et de passeurs. C'est le cas notamment des traducteurs linguistiques ou des artistes contemporains.

Pour ceux qui en ont les moyens, la mondialisation a permis l'accès facilité à un nombre considérable d'objets et de produits culturels. Prenons par exemple le domaine musical : il n'y a jamais eu autant de possibilités d'écouter et d'archiver des musiques venues du monde entier, ou de faire entendre ses propres productions musicales.

La formidable augmentation de cette offre culturelle et l'omniprésence du modèle consumériste renforcent l'idée qu'on puisse se promener à travers les cultures du monde comme on va au supermarché remplir son caddie : choisissant sur les présentoirs, s'appropriant certains éléments en passant d'un voyage, d'une exposition ou d'un spectacle à l'autre. On assiste effectivement à une appropriation, à un recyclage et à une marchandisation de signes et d'objets culturels du monde. Pourtant, les industries du voyage, du loisir et du divertissement ne facilitent pas forcément les rencontres culturelles. Le malentendu est là : la culture s'inscrit d'abord dans des conduites, dans des expériences partagées, et pas seulement dans des manières stéréotypées de consommer des produits estampillés « culturels ». Elle s'incarne dans des rencontres ou dans la confrontation avec des œuvres qui n'ont pas renoncé à leur subjectivité et à leur autonomie.

Le tourisme par exemple, n'est souvent qu'une illusion de rencontre culturelle : fréquentation machinale des sites et musées, appropriation photographique de l'image-cliché, achat de l'objet-souvenir ou d'un artisanat prétendument « traditionnel »... Le contact entre touristes et habitants

locaux se limitant généralement à un échange commercial.

Sans compter que, pour pouvoir accéder à des sources de revenus, différents groupes culturels minoritaires sont eux-mêmes incités, voire contraints, de fournir des stéréotypes identitaires, des produits dérivés, et de s'exprimer à travers le langage du marketing culturel et touristique.

Néanmoins, l'accroissement des échanges mondiaux et de la consommation d'artefacts culturels ne provoque pas forcément une homogénéisation sans retour des différentes cultures. À travers la consommation de certains produits importés ou l'importation d'idées étrangères, les identités culturelles se redessinent, à différentes échelles. De plus, la réception des produits standardisés n'est pas homogène, servile ni passive : le consommateur sait aussi adapter et détourner ces produits, pour en faire un usage singulier. On peut toujours compter sur la créativité et la capacité d'adaptation des cultures populaires. Par ailleurs, la reproduction en série de biens culturels ne met pas forcément en péril la création artistique. Les industries de l'imaginaire (cinéma, publicité, jeux vidéos, séries télévisées...) créent parfois des produits originaux en combinant de manière inattendue diverses influences extérieures, nationales et locales. Pensons par exemple au cinéma indien de Bollywood, aux mangas ou aux films d'animations japonais, aux *telenovelas* brésiliennes ou mexicaines, ou encore au récent cinéma de Hong-Kong ou de Singapour...

La formidable ambivalence de la mondialisation (uniformisation *et* diversification) est notamment repérable dans l'un de ses outils/vecteur privilégié : le « réseau des réseaux ». En effet, Internet fait du monde une sorte de village mais il permet aussi d'offrir une vitrine et un porte-voix à certains groupes minoritaires ou à certaines spécificités culturelles.

Les huit lieux et situations décrits dans les chapitres qui suivent sont autant de prétextes pour parler de diversité et de mixité culturelle dans un monde changeant. Fruits d'un choix subjectif, ils dessinent une facette possible d'un immense kaléidoscope.